



DOSSIER DE PRESSE



**JE CROIS
EN UN SEUL
DIEU**

DE **STEFANO MASSINI**
MISE EN SCÈNE **ARNAUD MEUNIER**
AVEC **RACHIDA BRAKNI**

14 MARS – 9 AVRIL 2017, 20H30

GÉNÉRALES DE PRESSE : LES 14, 15, 16, 17 ET 18 MARS À 20H30

CONTACTS PRESSE

NICOLE CZARNIAK LA PASSERELLE
HÉLÈNE DUCHARNE RESPONSABLE DU SERVICE PRESSE
JUSTINE PARINAUD ATTACHÉE DE PRESSE
ÉLOÏSE SEIGNEUR ASSISTANTE DU SERVICE PRESSE

06 80 18 22 75
01 44 95 98 47
01 44 95 58 92
01 44 95 98 33

NICOLECZARNIAK@LAPASSERELLE.EU
HELENE.DUCHARNE@THEATREDURONDPOINT.FR
JUSTINE.PARINAUD@THEATREDURONDPOINT.FR
ELOISE.SEIGNEUR@THEATREDURONDPOINT.FR

À PROPOS

Trois voix pour un seul crime et une comédienne pour tout dire : Rachida Brakni interprète trois points de vue opposés dans un monde en crise. Les visions d'une Palestinienne, d'une Israélienne et d'une Américaine un an avant un attentat à Tel-Aviv.

Coup de feu à Rishon LeZion, au sud de Tel-Aviv. Nouvel attentat meurtrier. Un an plus tôt, Shirin Akhras, étudiante à l'université de Gaza, raconte son quotidien, le garage de son père, et les préparatifs. Elle veut devenir martyre de la cause palestinienne. Une autre femme, Eden Golan, cinquante ans, professeure de l'histoire juive, appartient au milieu gauchiste israélien. Son récit débute lui aussi un an avant l'attentat. Comme celui de Mina Wilkinson, soldate américaine, arrivée là en renfort de la police locale pour lutter contre le terrorisme. Trois voix, trois angles pour un seul fait.

L'Italien Stefano Massini est l'auteur de *Femme non-réeducable*, *Mémoire théâtral sur Anna Politkovskaïa* et de *Chapitres de la chute, la Saga des Lehman Brothers*, révélée au Rond-Point en 2013 par Arnaud Meunier. Il élabore ici les entremêlements de trois visions, trois points de vue opposés dans un monde en crise. Ancienne pensionnaire de la Comédie-Française, César du meilleur espoir pour *Chaos*, ou Molière de la révélation théâtrale pour *Ruy Blas*, Rachida Brakni incarne tour à tour la Palestinienne, l'Israélienne et l'Américaine. Elle prend possession d'un théâtre-récit. Arnaud Meunier la dirige dans un projet quasi journalistique, engagé, documentaire. Il met en lumière un aspect du conflit israélo-palestinien, et au-delà, les catastrophes contemporaines.

JE CROIS EN UN SEUL DIEU

DE **STEFANO MASSINI**

MISE EN SCÈNE **ARNAUD MEUNIER**

AVEC **RACHIDA BRAKNI**

TRADUCTION
COLLABORATION ARTISTIQUE
ASSISTANT À LA MISE EN SCÈNE

**OLIVIER FAVIER, FEDERICA MARTUCCI
ELSA IMBERT**

ET À LA DRAMATURGIE
SCÉNOGRAPHIE ET LUMIÈRE
REGARD CHORÉGRAPHIQUE

PARELLE GERVASONI

NICOLAS MARIE

LOÏC TOUZÉ

CRÉATION MUSICALE

PATRICK DE OLIVEIRA

COSTUMES

ANNE AUTRAN

RÉGIE GÉNÉRALE

PHILIPPE LAMBERT

DÉCOR ET COSTUMES

ATELIERS DE LA COMÉDIE DE SAINT-ÉTIENNE

PRODUCTION LA COMÉDIE DE SAINT-ÉTIENNE – CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL, PIÈCE TRADUITE AVEC LE SOUTIEN DE LA MAISON ANTOINE VITEZ – CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE

L'ARCHE EST AGENT THÉÂTRAL DU TEXTE REPRÉSENTÉ

CRÉATION DU SPECTACLE À LA COMÉDIE DE SAINT-ÉTIENNE LE 10 JANVIER 2017

DURÉE 1H40

CONTACT PRESSE COMPAGNIE

NICOLE CZARNIAK / LA PASSERELLE

06 80 18 22 75

NICOLECZARNIAK@LAPASSERELLE.EU



EN SALLE JEAN TARDIEU (176 PLACES)

14 MARS – 9 AVRIL 2017, 20H30

DIMANCHE, 15H30 – RELÂCHE LES LUNDIS ET LE 19 MARS

GÉNÉRALES DE PRESSE : MARDI 14, MERCREDI 15, JEUDI 16, VENDREDI 17

ET SAMEDI 18 MARS À 20H30

PLEIN TARIF SALLE JEAN TARDIEU 31 €

TARIFS RÉDUITS : GROUPE (8 PERSONNES MINIMUM) 23 € / PLUS DE 60 ANS 28 €

DEMANDEURS D'EMPLOI 18€ / MOINS DE 30 ANS 16 € / CARTE IMAGINE R 12 €

RÉSERVATIONS 01 44 95 98 21 - WWW.THEATREDURONDPOINT.FR - WWW.FNAC.COM

ENTRETIEN AVEC ARNAUD MEUNIER

Je crois en un seul Dieu a eu plusieurs titres, dont Dieu, je crois en une seule haine, que s'est-t-il passé ?

Le titre italien *credoinunsolodio* comporte un jeu de mot où l'on peut lire « odio », c'est à dire « odieux ». C'est pour cette raison que Stefano l'a écrit avec les mots tous attachés ensemble. Pour le titre français, il me semblait plus important de garder la référence aux trois religions monothéistes qui est la clé de voute dramaturgique de la pièce.

Comment définiriez-vous le sujet de cette pièce ? S'agit-il d'un kaléidoscope ? Un portrait à trois faces ?

Comme pour *Chapitres de la chute – Saga des Lehman Brothers*, le spectateur connaîtra la fin de la pièce dès le début du spectacle : la préparation d'un attentat à Tel Aviv. C'est ce que j'appelle le paradigme de *Titanic*. Ce qui doit nous intéresser et nous interpeller n'est donc plus la catastrophe en elle-même mais les trajectoires humaines avec leurs hasards et leurs mystères. Stefano a choisi trois femmes, chacune de confession religieuse différente, pour raconter cette histoire. Ce qui l'intrigue, ce sont les intersections possibles entre ces trois personnages à priori très éloignés les uns des autres, que le destin va finir par se faire rencontrer. Qu'est-ce qui nous agit ? Comment chacun d'entre nous croise-t-il sa vie personnelle et l'histoire collective de son pays ? Comment le réel (et notamment la peur) modifie-t-il nos convictions et nos idéaux ? Je parlerais donc plus volontiers d'un madrigal à trois voix où le pari génial est de faire incarner ces trois figures par une seule comédienne.

Allez-vous prendre parti ? Y a-t-il un ou deux points de vue qui vous semble plus fort, plus intéressant, plus percutant qu'un autre ?

La force du théâtre de Massini tient dans son art du récit, son obsession pour le détail. Il y propose un monde sans procès (pour reprendre une expression de Roland Barthes au sujet des *Coréens* de Michel Vinaver). Cela peut être déroutant mais c'est précisément ce qui rend ce théâtre si intense et si passionnant. Dans un monde de plus en plus complexe, le théâtre se doit de refléter, de rendre compte et même d'embrasser cette complexité. C'est ce qui m'a poussé à mettre en scène *Je crois en un seul dieu*. Contrairement à certains de nos gouvernants, je ne pense pas que comprendre, ce soit commencer à excuser. Le théâtre a cette capacité unique de rendre sensible ce qui est de l'ordre de nos contradictions humaines, de nos fragilités, de nos violences aussi ; notre quête d'absolu. Le récit, la force de la parole sont des armes poétiques précieuses avec lesquels on peut appréhender une réalité qui n'est pas simple et qui résiste à des lectures manichéennes. Mon travail de metteur en scène, comme toujours

En sueur, trempée,
Comme si je venais de sortir de ma baignoire.
Avec mes mains, j'inspecte le reste du lit :
c'est devenu un lac.
Sur lequel je flotte.

J'ouvre les yeux,
dans l'obscurité de ma chambre,
je fixe le radio-réveil sur la table de nuit :
4h21

La même scène.
La même heure, une minute de plus, une
minute de moins.
Le même lac, sur lequel je flotte.

On m'a dit que c'est normal.
Celui qui réchappe à un attentat reste en vie
mais avec la mort fixée dans la tête
Ce qu'on ne m'a pas dit
c'est que la mort frappe à la porte surtout la nuit,
dès que tu fermes les yeux,
dès que tu baisses la garde,
dès que la Nature veut que tu te dises « repos,
j'ai confiance : bonne nuit. »
Eh bien
Justement :
Non.

Depuis que je me suis relevée,
là-bas dans la rue,
entre la poussière et les éclats de verre du
supermarché,
c'est comme si la mort se tenait à mes côtés.
Toujours.
Mais pas la mort à laquelle j'ai réchappé.
Je veux dire leur mort à eux.
Celle que si je pouvais...
Vengeance ?
Échange.
Mais qu'est ce que je raconte ?

La preuve en est que
la nuit quand tu te réveilles en sursaut
une part de toi remonte à la surface que tu ne
soupçonnais pas ...
Moi, je veux leur mort ?
C'est ça que je veux ? Me venger ?
Moi ?
Moi qui fais partie des comités « pour le
dialogue » ?
Moi qui ai toujours pensé
« nous devons trouver une issue ? » Moi ?

EXTRAIT – MONOLOGUE DANS LEQUEL STEFANO MASSINI DONNE LA PAROLE À EDEN GOLAN, PROFESSEURE ISRAËLIENNE QUI ENSEIGNE L'HISTOIRE JUIVE. ELLE VIENT D'ÉCHAPPER À UN ATTENTAT.

chez moi, est comparable à celui du chef d'orchestre : je cherche à éclairer la partition du poète/compositeur pour qu'elle puisse exprimer toutes ses nuances et toute sa force.

Comment allez-vous dessiner l'espace, cette fois-ci ? Autour de la comédienne ?

Avec Nicolas Marie (qui avait collaboré avec moi sur *Femme non rééducable* du même auteur), nous avons cherché un espace propice à l'imaginaire du spectateur, un écrin pour la parole en quelque sorte, qui puisse offrir des possibilités de « détriplement » de la comédienne. Nous rêvons un espace esthétiquement fort pour mieux suspendre la résonance des mots. Il y a un aspect performatif pour cette pièce où l'actrice doit interpréter trois femmes bien différentes, qui ont pourtant beaucoup en commun.

Chapitres de la Chute, Le Retour au désert... Qu'est-ce qui lie dans votre parcours ces différentes pièces ? Quel lien faites vous ?

À la manière de Pier Paolo Pasolini, qui se définissait comme un poète de la réalité, j'essaye de proposer un théâtre politique ET poétique. Des spectacles qui puissent ébranler nos certitudes en fuyant les impasses du didactisme ou de l'agit-prop. Je suis un amoureux des langues et des dramaturgies singulières également. J'ai peu d'attirance pour le naturalisme ou la psychologie sur un plateau. Je crois en la force des poètes, en leurs récits, en leur capacité à déplacer notre regard. Ces déplacements, ces écarts, même s'ils peuvent parfois sembler dérisoires face à la violence et au vacarme du monde, sont essentiels dans une société de l'information et de la communication toujours plus fragmentée et plus répétitive. Ils sont un oxygène essentiel pour la pensée et l'esprit critique.

Que demandez-vous à votre actrice ?

En proposant à Rachida Brakni de travailler ensemble sur ce texte, je voulais lui offrir un défi à la mesure de son talent que je crois grand et lui permettre de servir cette pièce et cette écriture avec force et responsabilité. Il y a de l'engagement chez Rachida, beaucoup d'acuité dans sa lecture des textes et une belle palette d'interprétations possibles. L'entrelacs des paroles et des personnages est au centre de la pièce. Nous chercherons ensemble son incarnation que j'imagine forte, sensible et pleine de nuances.

PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE NOTTE

ENTRETIEN AVEC STEFANO MASSINI

LE THÉÂTRE, ENTRE TEMPS ET NARRATION DU RÉEL

Stefano Massini, pourquoi dans ton parcours de dramaturge as-tu choisi d'écrire un texte sur le conflit arabo-palestinien ?

La raison qui m'a poussé à écrire *Je crois en un seul dieu* tient au fait que, bien qu'il s'agisse d'un sujet très largement abordé par la presse et les journaux, il est en revanche quasiment absent de nos scènes de théâtre. Par ailleurs, il est clair pour chacun, que nous vivons dans une époque où nous sommes à nouveau confrontés à une opposition manifeste entre Islam et Christianisme, ou entre Islam et Judaïsme, au sens large. J'ai toujours eu la conviction que le théâtre était le lieu privilégié de l'analyse, de la biopsie de l'ici et maintenant. Dans cette situation culturelle, sociale et politique, j'ai pensé il y a de cela plusieurs années (le texte a été publié en 2011), qu'il était juste d'affronter cet obstacle et de raconter une histoire, très concrète, faite de sentiments réels, d'états d'âme, de points d'interrogation, parfois résolus mais pour la plupart, irrésolus.

Comment transposes-tu ta réflexion dans ton texte ?

Je crois en un seul dieu incarne, avec les outils du théâtre, ce que disait Cesare Pavese quand il soutenait qu'on ne se souvient pas des jours mais des instants. Le texte est en effet une succession d'instantanés, une suite de photographies extraites des vies, structurées en parallèle, de trois personnages, trois femmes, trois figures qui devraient en théorie porter la vie, mais qui se retrouvent à vivre une expérience commune de mort qui les frappent toutes au même endroit, dans la même situation, à la même heure. Elles la revivent comme une sorte de compte à rebours : dès le début elles sont conscientes de leur propre mort et elles reconstruisent des passages, des moments, des arrêts sur image, des sensations d'inquiétude. J'ai toujours été sensible au fait que lorsqu'on prend une photo, on fait en réalité quelque chose qui va à contre courant de ce grand tapis roulant auquel nous sommes tous subordonnés et qui s'appelle le Temps : nous paralysons l'instant en éternité, nous le fixons sur un support. Ce texte est une forme écrite d'instantanés figés, une suite de « rétentions de souffle » de trois personnages, photographiés dans un premier temps par l'objectif, l'œil de l'auteur, puis du public. J'ai toujours pensé – en profond accord avec la vision de Luca Ronconi – que l'auteur était le coryphée, celui qui donne la parole aux potentialités et aux capacités investigatrices du public : dans *Je crois en un seul dieu*, je m'empare de moments précis de la vie des personnages et les raconte. Revoir, recouper, soumettre à une forme et un montage totalement subjectifs la vie de chacune de ces femmes m'a tellement intéressé que j'ai fini par être persuadé de l'importance de l'écrire.

Le titre contient un jeu de mot qui résonne comme une provocation livrée en pâture au spectateur.

Credoinunsolodio – titre qui m'a donné du fil à retordre dans les versions étrangères du texte, où le jeu de mot n'est pas traduisible – est la synthèse de tout, et en même temps, elle explicite ma perception du paradoxe devant une entité supérieure qui devrait tous nous relier, mais qui au final nous divise, plus qu'elle nous unit. Là où la religion devrait être ce que son étymologie sous-entend (une des étymologies latines du mot) indique qu'il dérive du verbe « religare », c'est-à-dire « lier ensemble, relier », autrement dit, un lien, elle demeure souvent une source de division, de conflit, d'opposition. La religion est comme un grand fleuve : elle change continuellement la morphologie de son lit mais elle reste géologiquement dans le même. N'oublions pas que le théâtre est né dans la Grèce Antique en tant qu'événement religieux, et qu'il s'est transformé en rite laïc, devenant – et demeurant par bonheur encore aujourd'hui – l'événement de conscience civile le plus élevé d'une communauté.

À propos des personnages féminins de *Je crois en un seul dieu*, l'israélienne Eden Golan, la palestinienne Shirin Akhras et l'américaine Mina Wilkinson, tu disais qu'en tant que femmes, elles devraient être porteuses de vie. Le dénouement au final est pourtant tout autre.

L'Occident privé d'enfant met en acte, concrétise la sensation de découragement qui pousse les êtres à ne plus miser sur le futur. On dit que la religion est fondamentalement reliée au concept de filiation. Ce n'est pas par hasard si les principaux rituels des différents cultes sont liés au baptême, à l'initiation : aujourd'hui, tout au moins en Occident, c'est comme si l'aspect rituel faisait défaut parce que la matière première fait défaut au même titre que les nouvelles générations. Cela donne lieu à une grande contradiction : nous courons le risque que la religion, si fortement ancrée dans le principe biblique « croissez et multipliez-vous », ne devienne plus, paradoxalement, une espèce d'activité pseudo-consolatrice pour retraités que l'espoir et le lieu les plus élevés du pari existentiel d'une communauté.

Tu as écrit *Je crois en un seul dieu* il y a quatre ans. Cela t'apparaissait comme une nécessité. Aujourd'hui, n'en est-ce pas une plus grande encore ?

Ma sensation en tant qu'auteur – et non en tant qu'homme politique, historien, ou géopoliticien – c'est qu'il

s'agit d'un lieu où il se passe la même chose, dans un contexte différent, que ce qu'Anna Politkovskaïa raconte en parlant de la Tchétchénie des premières années de Poutine. La Tchétchénie, parcelle de terre très éloignée aussi bien de Moscou que de toutes les grandes villes de Russie est un symbole parce que c'est là que se tient le bras de fer entre des pouvoirs « autres » qui vont bien au delà de cette région spécifique. La même chose que ce qui se passe dans la bande de Gaza. Elle est le papier de tournesol, l'indice des impossibles équilibres entre pouvoirs qui, en cet endroit précis, affirment et confirment leurs rapports de force.

Mais en tant que citoyens d'une réalité si éloignée de la réalité palestinienne, en quoi cela nous touche-t-il ?

Ce qui m'intéresse dans ce cas précis, c'est de réfléchir à la confrontation, propre à notre monde moderne, et à la superposition (qui se transforme souvent en confusion) entre l'espace réel où se déroulent nos vies et celui que William Gibson nomme le cyberspace, c'est-à-dire la réalité totalement virtuelle, le monde des images, du récit, de la méta-narration cinématographique, télévisuelle, des réseaux sociaux. Il s'agit d'un usage bien ancré désormais dans notre quotidien : nous nous percevons non pas comme des sujets vivants mais comme des sujets constamment filmés par un objectif, par un zoom, qui nous expose aux yeux des autres. Comment vit-on, à l'intérieur de ce mécanisme, notre relation avec un lieu de la planète terre qui devrait n'avoir rien à voir avec nous, mais qui finit dans la « méta-réalité » où tout nous concerne ? De quelle manière finissons-nous par devenir palestiniens, israéliens et américains par le simple fait que nous sommes les habitants et les citoyens d'un « super monde » où tout concerne tout le monde ? Voilà pourquoi je crois que raconter cette histoire a un sens, comme j'ai pensé que cela avait du sens de raconter l'histoire d'une banque américaine. Paradoxalement l'histoire des Lehman Brothers nous concerne plus que les crashes boursiers de Monte dei Paschi, Parmalat et Cirio parce que nous sommes les citoyens de ce « super monde » et par conséquent les adeptes d'une « super religion » où chacun de nous est musulman, juif et catholique en même temps. Nous n'en sommes plus au temps où, comme Emilio Salgari, on pouvait parler d'Inde ou de Malaisie sans jamais y être allés : aujourd'hui tout le monde va partout, parce que tout le monde, grâce au cinéma, à la télévision, à la fiction et à la docu-fiction, est allé en Australie, dans le désert de Gobi, au cœur de la Russie, a passé le détroit de Bering. Tout cela s'ajoute au fait que la globalisation a fait de nous des citoyens planétaires, si bien que nous trouvons en bas de chez nous de la nourriture mexicaine, vietnamienne, thaïlandaise... Comment peut-on prétendre conduire une voiture japonaise ou coréenne, s'en remettre à un objet totem comme le téléphone portable (qui est en grande partie fabriqué dans un autre endroit du monde), si nous restons distants de certaines thématiques cruciales seulement parce qu'elles sont éloignées de nous d'un point de vue géographique ?

Dans sa forme *Je crois en un seul dieu* supprime les dialogues au profit d'un flux de conscience ; trois monologues intérieurs, imbriqués de manière à suggérer une interaction qui en réalité n'en est pas une. Comment expliques-tu ce choix dramaturgique ?

Nous venons d'une société, celle qui a succédé au miracle économique, où le premier objectif a longtemps été le contrôle des éventuels « échappatoires », des éventuels bouleversements sociaux. L'essor brutal de la technologie a engendré des résultats inattendus et imprévisibles, auxquels notre structure sociale n'a pas réussi à s'adapter. Ceci a donné lieu, d'un point de vue de la conscience générationnelle, à un grand débousolage : nos parents vivaient dans un contexte où tout était classé, ordonné dans un schéma ; de notre côté, nous nous sommes retrouvés à faire les frais d'une réalité dans laquelle non seulement ces grilles n'avaient plus de sens, mais où leur existence même nous étouffait.

Dans un laps de temps très court, trop court, nous sommes passés de la claustrophobie des petits districts à l'agoraphobie de la globalisation. Tout cela a eu de profondes répercussions dans notre façon de raconter la société. Le dramaturge n'est pas quelqu'un qui œuvre dans son coin, souffrant d'un complexe d'infériorité vis-à-vis du cinéma et de la littérature.

Donc le dramaturge est le rhapsode, l'aède de la société dans laquelle il vit ?

Il l'a toujours été. Le bouffon médiéval, à l'époque baroque, a bénéficié à travers William Shakespeare et le théâtre, d'un sismographe de ses comportements sociaux. Puis le dramaturge romantique l'a été aussi à son tour, et après lui encore des auteurs de théâtre incarnant la voix contradictoire d'une époque, comme Antonin Artaud. Le théâtre d'aujourd'hui a le même objectif : être le lieu privilégié de l'analyse du réel. Le problème – ou la ressource – tient au fait que la façon de raconter la réalité doit être en correspondance avec les impressions et le ressenti de la société qui est en marge.

Le théâtre ne peut pas se réduire à un discours purement esthétique, la dramaturgie ne peut trouver sa forme et son architecture structurelle si sa visée est exclusivement poétique. La division, très forte auparavant, entre style journalistique, narratif, romanesque, littéraire, entre documentaire, essai, théâtre et poésie s'est amoindrie. Aujourd'hui nous devons nous consacrer à une narration qui fasse abstraction des compartiments sclérosants : seule existe et nous importe, la narration du réel.

STEFANO MASSINI

AUTEUR

Auteur et metteur en scène, Stefano Massini est né en 1975 à Florence. Il a reçu à l'unanimité du jury, le prix italien le plus important de dramaturgie contemporaine, le Premio Pier Vittorio Tondelli dans le cadre du Premio Riccione 2005. En 2005, il commence à écrire la première partie du *Trittico delle Gabbie* (*Triptyque des Cages*), un projet qu'il achève quatre ans plus tard.

En 2007, il crée la pièce *Donna non rieducabile. Memorandum théâtrale su Anna Politkovskaïa* (*Femme non- rééduable*), jouée dans tous les grands théâtres d'Europe et adaptée à l'écran en 2009 par Felipe Cappa.

En 2012, il écrit *Chapitres de la chute, Saga des Lehman Brothers*. Cette pièce, repérée par le Comité de lecture du Théâtre du Rond-Point, est créée pour la première fois par Arnaud Meunier à La Comédie de Saint-Étienne en octobre 2013, mise en scène récompensée par le Grand prix du syndicat de la critique 2014.

Stefano Massini a aussi traduit en italien des pièces de William Shakespeare et a adapté pour le théâtre des romans et des récits. Le jury du Premio Pier Vittorio Tondelli – dont la présidence était assurée par Franco Quadri – a loué son écriture : « claire, tendue, rare, caractérisée par une haute efficacité d'expression, qui est à même de rendre aussi visuellement les tourments des personnages en immédiate férocité dramatique ».

Depuis 2015, il dirige le Piccolo Teatro de Milan.

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

BIBLIOGRAPHIE

2014	<i>Je crois en un seul dieu</i>
2013	<i>Chapitres de la chute, saga des Lehman Brothers</i>
2009	<i>Femme non-rééduable</i>
2005	<i>Triptyque des Cages</i>

RÉCOMPENSES

2011	Prix Franco Enriequez Prix Florence
2010	Prix Galantara Prix Elsinore de la ville de Salerne
2009	Prix Matilde di Canossa
2007	Prix National de la critique italienne
2005	Prix Pier Vittorio Tondelli Prix Porto San Giorgio

ARNAUD MEUNIER

METTEUR EN SCÈNE

Né en 1973 à Bordeaux, en janvier 2011, il prend la direction de la Comédie de Saint-Étienne, Centre dramatique national et de son École supérieure d'art dramatique. Il y développe un nouveau projet où la création et la transmission sont intimement liées. Le dialogue des esthétiques et des générations, le renouvellement des écritures scéniques, la découverte de nouveaux auteurs, la présence au quotidien des artistes, l'ouverture et le partage du Théâtre aux populations les plus larges et les plus variées sont les axes forts du projet qu'il met en œuvre.

Diplômé de Sciences Politiques, il commence une formation de comédien, puis fonde en 1997 la Compagnie de la Mauvaise Graine. Très vite repérée par la presse et les professionnels lors du festival d'Avignon 1998, sa compagnie est accueillie en résidence au Forum du Blanc-Mesnil en Seine-Saint-Denis et soutenue par le Théâtre Gérard-Philipe (sous la direction de Stanislas Nordey).

La compagnie y développe son travail de création sur des auteurs contemporains. Elle sera par la suite en résidence à la Maison de la Culture d'Amiens, puis associée à la Comédie de Reims et au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines. Fidèle à son attachement aux auteurs vivants, Arnaud Meunier poursuit un compagnonnage avec l'œuvre des auteurs qu'il affectionne, montant plusieurs pièces de Pier Paolo Pasolini, Eddy Pallaro, Michel Vinaver, Oriza Hirata et Stefano Massini. De ce dernier, Arnaud Meunier mettra notamment en scène *Chapitres de la chute*, *Saga des Lehman Brothers*, spectacle qui recevra le Grand prix du Syndicat de la critique 2014, après sa nomination aux Molières. Parallèlement, il travaille également pour l'opéra en tant que metteur en scène ou dramaturge.

Trilingue (Français, Allemand, Anglais), il a travaillé au Japon, aux Pays-Bas, en Allemagne, en Algérie, en Italie, en Autriche, en Angleterre, en Norvège, au Maroc, aux Émirats Arabes Unis, en Chine et aux États-Unis.

Au Théâtre du Rond-Point, il met en scène *Le Problème* de François Bégaudeau (2011) et *Chapitres de la chute – Saga des Lehman Brothers* de Stefano Massini (2013 et 2016)

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

THÉÂTRE (MISE EN SCÈNE)

2016	<i>Truckstop</i> de Lot Vekemans
2015	<i>Le Retour au désert</i> de Bernard-Marie Koltès
2014	<i>Femme non rééducable</i> de Stefano Massini
2013	<i>Chapitres de la chute</i> de Stefano Massini
2011	<i>Le Problème</i> de François Bégaudeau <i>11 septembre 2001</i> de Michel Vinaver
2009	<i>Tori no tobu takasa</i> , adaptation japonaise de <i>Par-dessus bord</i> de Michel Vinaver par Oriza Hirata
2008	<i>King</i> de Michel Vinaver
2007	<i>En quête de bonheur</i> , oratorio poétique et philosophique
2006	<i>Gens de Séoul</i> d'Oriza Hirata <i>La Demande d'emploi</i> de Michel Vinaver <i>Avec les armes de la poésie</i> à partir des poèmes de Pier Paolo Pasolini, Nâzım Hikmet et Yannis Ritsos
2005	<i>Cent vingt-trois</i> d'Eddy Pallaro

2004	<i>La vie est un rêve</i> de Pedro Calderón de la Barca <i>Entrez dans le théâtre des oreilles</i> de Valère Novarina
2003	<i>Hany Ramzy</i> d'Eddy Pallaro <i>El Ajouad (Les Généreux)</i> d'Abdelkader Alloula <i>Pylade</i> de Pier Paolo Pasolini
2001	<i>Affabulazione</i> de Pier Paolo Pasolini

OPÉRA (MISE EN SCÈNE)

2014	<i>Ali-Baba</i> de Charles Lecoq, livret d'Albert Vanloo et William Busnach, direction musicale Jean-Pierre Haeck
2012	<i>L'Enfant et les Sortilèges</i> de Maurice Ravel, livret Colette, direction musicale Didier Puntos
2008	<i>Melancholia</i> de Georg Friedrich Haas
2007	<i>Pelléas et Mélisandre</i> de Claude Debussy et Maurice Maeterlinck
2005	<i>Le Cyclope</i> , opéra pour acteurs de Betsy Jolas d'après Euripide

RACHIDA BRAKNI

INTERPRÈTE

Rachida Brakni est rentrée en 1997 au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, puis comme pensionnaire à la Comédie-Française en 2000. Elle joue pour la première fois au cinéma dans *Une couleur café* d'Henri Duparc.

En 2001, elle apparaît dans *Loin d'André Techiné*. C'est véritablement avec le film *Chaos* de Coline Serreau que le grand public la découvre et elle obtient le César du Meilleur Espoir Féminin. Un mois plus tard, elle reçoit le Molière de la Révélation Féminine pour son interprétation dans *Ruy Blas* joué à la Comédie-Française. Elle choisit ensuite de quitter la Comédie-Française pour mener une carrière au théâtre et au cinéma.

En 2003, elle joue dans *L'Enfant endormi* de Yasmine Kassari sélectionné au Festival de Venise 2004, et pour lequel elle obtient le prix d'interprétation au Festival Premiers Plans d'Angers 2005.

En 2006, elle joue dans *On ne devrait pas exister* réalisé par Hervé Pierre Gustave et qui est sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs du Festival de Cannes. Elle s'ouvre à un cinéma plus populaire notamment avec *Neuilly sa mère* de Gabriel Julien Laferrière en 2009 qui est un succès au box-office.

Rachida Brakni se lance dans la mise en scène en 2010 avec *Face au paradis* joué au Théâtre Marigny. La même année, elle joue dans le film d'espionnage *Une affaire d'état* d'Éric Valette récompensé au Festival de Cognac. En 2015 Rachida Brakni met en scène la même année *Victor* au Théâtre Hébertot.

Elle mène en parallèle, une carrière de chanteuse. Son premier album intitulé *Rachida Brakni* sort en 2012.

Elle réalise son premier long-métrage *De sas en sas* qui sort en salle le 22 février 2017.

CONTACT PRESSE : KARINE DURANCE / 06 10 75 73 74 / DURANCEKARINEFILM@GMAIL.COM

REPÈRES BIOGRAPHIQUES DEPUIS 2005

CINÉMA (INTERPRÈTE)

2014	<i>Maintenant ils peuvent venir</i> de Salem Brahimi
2012	<i>Chebalouisa</i> de Françoise Charpiat
2010	<i>Les Mouvements du bassin</i> de Hervé Pierre Gustave <i>Une affaire d'état</i> d'Éric Valette <i>La Ligne droite</i> de Régis Wargnier
2008	<i>Les Petits Princes</i> de Djamel Bensalah
2007	<i>Les Bureaux de Dieu</i> de Claire Simon <i>Secret défense</i> de Philippe Haim <i>Skate or die</i> de Miguel Courtois
2006	<i>Lisa et le pilote d'avion</i> de Philippe Barassat
2005	<i>Barakat !</i> de Djamilia Sahraoui <i>On devrait pas exister</i> de Hervé Pierre Gustave <i>Une belle histoire</i> de Philippe Dajoux

CINÉMA (RÉALISATION)

2017	<i>De sas en sas</i>
------	----------------------

THÉÂTRE (MISE EN SCÈNE)

2015	<i>Victor</i> de Henri Bernstein
2010	<i>Face au paradis</i> de Nathalie Saugeon

THÉÂTRE (INTERPRÈTE)

2013	<i>Sonate d'automne</i> d'Ingmar Bergman, m.e.s. Marie-Louise Bischofberger
2011	<i>L'Amour, la Mort, les Fringues</i> de Nora et Delia Ephron, m.e.s. Danièle Thompson
2007	<i>Ténèbres</i> d'Henning mankell, m.e.s. Brigitte Jaques-Wajeman <i>Le Viol de Lucrece</i> de William Shakespeare, m.e.s. Marie-Louise Bischofberger
2005	<i>Les Monologues du vagin</i> d'Eve Ensler, m.e.s. Isabelle Ratier

TÉLÉVISION

2016	<i>Les Hommes de l'ombre</i> (saison 3)
2015	<i>Frères d'armes</i> de Rachid Bouchareb
2011	<i>Silences d'état</i> de Frédéric Berthe
2008	<i>L'Âme du mal</i> de Jérôme Foulon
2007	<i>Notable donc coupable</i> de Francis Girod
2006	<i>La Surprise</i> d'Alain Tasma

TOURNÉE

10 – 20 JANVIER 2017	COMÉDIE DE SAINT-ETIENNE (42) – CRÉATION
25 – 28 JANVIER 2017	THÉÂTRE OLYMPIA – CENTRE DRAMATIQUE RÉGIONAL / TOURS (37)
1 ^{ER} – 17 FÉVRIER 2017	THÉÂTRE DES CÉLESTINS / LYON (69)
7 ET 8 MARS 2017	THÉÂTRE D'ANGOULÊME – SCÈNE NATIONALE (16)
13 ET 14 AVRIL 2017	LES SCÈNES DU JURA – SCÈNE NATIONALE / LONS-LE-SAUNIER (39)
20 AVRIL 2017	THÉÂTRE DES 3 PONTS / CASTELNAUDARY (11)
26 – 29 AVRIL 2017	THÉÂTRE NATIONAL DE NICE (06)
3 – 5 MAI 2017	CENTRE CULTUREL DE LA RICAMARIE (42)
10 ET 11 MAI 2017	CENTRE CULTUREL LE SAFRAN / AMIENS (80)
18 ET 19 MAI 2017	CENTRE CULTUREL ARAGON / OYONNAX (01)

À L’AFFICHE



HONNEUR À NOTRE ÉLUE

DE MARIE NDIAYE
MISE EN SCÈNE **FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA**
AVEC ISABELLE CARRÉ, PATRICK CHESNAIS, JEAN-CHARLES CLICHET
CLAIRE COCHEZ, ROMAIN COTTARD, JAN HAMMENECKER, JEAN-PAUL NUEL
CHANTAL NEUWIRTH, AGNÈS PONTIER, CHRISTELLE TUAL

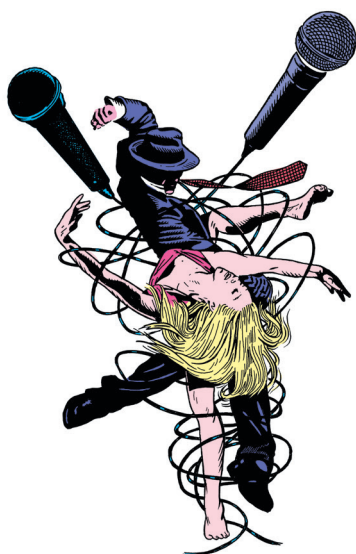
1^{ER} – 26 MARS, 21H



FELLAC BLED RUNNER

MISE EN SCÈNE **MARIANNE ÉPIN**

23 FÉVRIER – 9 AVRIL, 18H30



INTERVIEW

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE **NICOLAS TRUONG**
COLLABORATION ARTISTIQUE ET INTERPRÉTATION
NICOLAS BOUCHAUD ET **JUDITH HENRY**

21 FÉVRIER – 12 MARS, 21H



PETIT ÉLOGE DE LA NUIT

DE **INGRID ASTIER**
ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE **GÉRALD GARUTTI**
AVEC **PIERRE RICHARD**

15 MARS – 15 AVRIL, 20H30

CONTACTS PRESSE

HÉLÈNE DUCHARNE RESPONSABLE DU SERVICE PRESSE
JUSTINE PARINAUD ATTACHÉE DE PRESSE
ÉLOÏSE SEIGNEUR ASSISTANTE DU SERVICE PRESSE

01 44 95 98 47
01 44 95 58 92
01 44 95 98 33

HELENE.DUCHARNE@THEATREDURONDPOINT.FR
JUSTINE.PARINAUD@THEATREDURONDPOINT.FR
ELOISE.SEIGNEUR@THEATREDURONDPOINT.FR

ACCÈS 2^{BIS} AV. FRANKLIN D. ROOSEVELT 75008 PARIS MÉTRO FRANKLIN D. ROOSEVELT (LIGNE 1 ET 9) OU CHAMPS-ÉLYSÉES CLEMENCEAU (LIGNES 1 ET 13)
BUS 28, 42, 73, 80, 83, 93 PARKING 18 AV. DES CHAMPS-ÉLYSÉES LIBRAIRIE 01 44 95 98 22 RESTAURANT 01 44 95 98 44 > THEATREDURONDPOINT.FR

